

Géraldine Danon et Philippe Poupon GENS DU VOYAGE

Enfin une baie à l'abri des tempêtes et des icebergs ! Quand ils y jettent l'ancre, le grand navigateur et son épouse viennent d'affronter les pires dangers depuis leur départ de l'Arctique, en 2009. Nous les avons quittés sous le soleil des îles Marquises, nous les retrouvons dans les glaces australes. Partis de Nouvelle-Zélande fin 2011, ils veulent explorer une région peu

connue du continent blanc. Cap sur l'île Pierre-« qui a reçu moins de visiteurs que la Lune », Géraldine. A bord du voilier, le couple et trois enfants. Tout en veillant sur sa nichée, la maman poste chaque jour textes et photos sur le site familial. Elle publie « Fleurs australes », aux éditions Flammarion. Son récit s'arrête en Polynésie. A Paris Match, elle raconte la suite

**41 000 MILLES EN TROIS ANS...
L'ÉQUIPAGE FAMILIAL DE LA
« FLEUR » A ACHÉVÉ SON ODYSÉE
EN ANTARCTIQUE**

*Le 26 janvier, mouillage dans la baie Marguerite.
Depuis le sommet de l'île Lagoon, la vue est imprenable sur les
montagnes de la péninsule Antarctique.*

PHOTOS GÉRALDINE DANON ET PHILIPPE POUPON

A bord de « Fleur-Australe », trois moussaillons de la famille recomposée : Marion, 3 ans, Laura, 5 ans, et Loup, 12 ans, le fils que Géraldine a eu avec Titouan Lamazou. La fille aînée de Philippe, Nina, 14 ans, a préféré rester en France. En janvier, les enfants ont passé l'essentiel de leur temps arrimés aux couchettes, leur bateau de 20 mètres forçant le passage dans une houle féroce. Pour toute promenade, les courses. Alors on pétrit le pain, on fait des gâteaux, du tiramisu... mais les journées sont longues. Les premières rives de l'Antarctique se dessinent comme un rêve d'évasion, paysage blanc-bleu, peuplé de phoques et de manchots. Aux Marquises, les enfants vivaient en maillot. Ici, en plein été, il faut s'emmitoufler. Mais pour mieux s'ébattre dans la neige.



Le 7 janvier 2012, Philippe, Loup (à g.) et Laura cherchent des informations sur les albatros, qui suivent le voilier.



Le 9 février, Laura fait un bonhomme de neige sur le pont. La dernière carotte des provisions sert de nez.

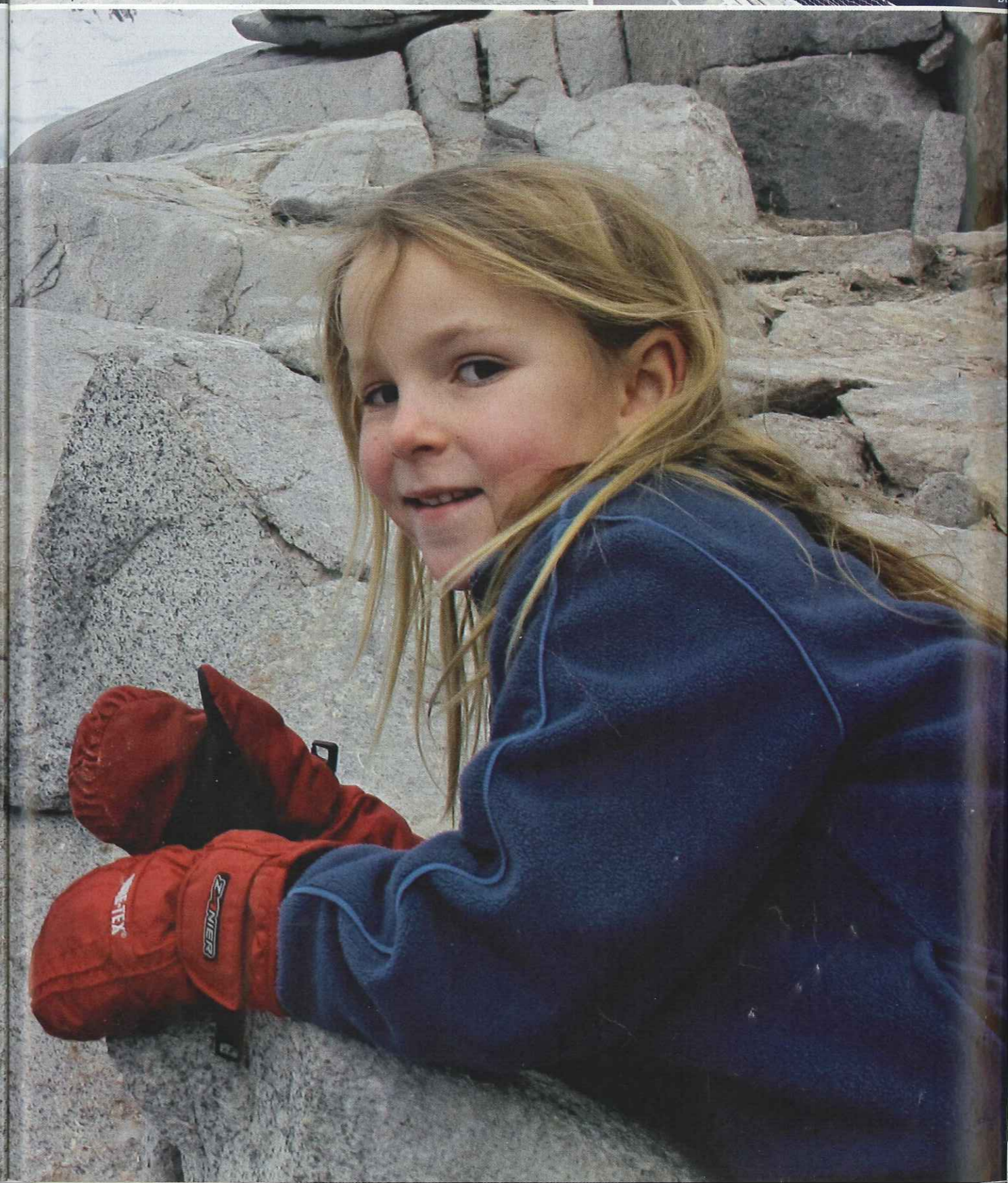


Loup photo b.



**APRÈS LES 50^{ES} HURLANTS,
LOUP, LAURA ET MARION
S'ÉMERVEILLEN
DEVANT LES CORMORANS
ET LES BALEINES**

Le 14 février, sur l'île Pléneau, Laura est ravie de pouvoir s'approcher si près d'un cormoran. Mais pas question d'ôter ses mouffles, il fait trop froid.





r. Philippe
ans le timonier,
d.



Le 29 janvier, en direction de Terra Firma, les blocs de glace sont si nombreux qu'il faudra rebrousser chemin.

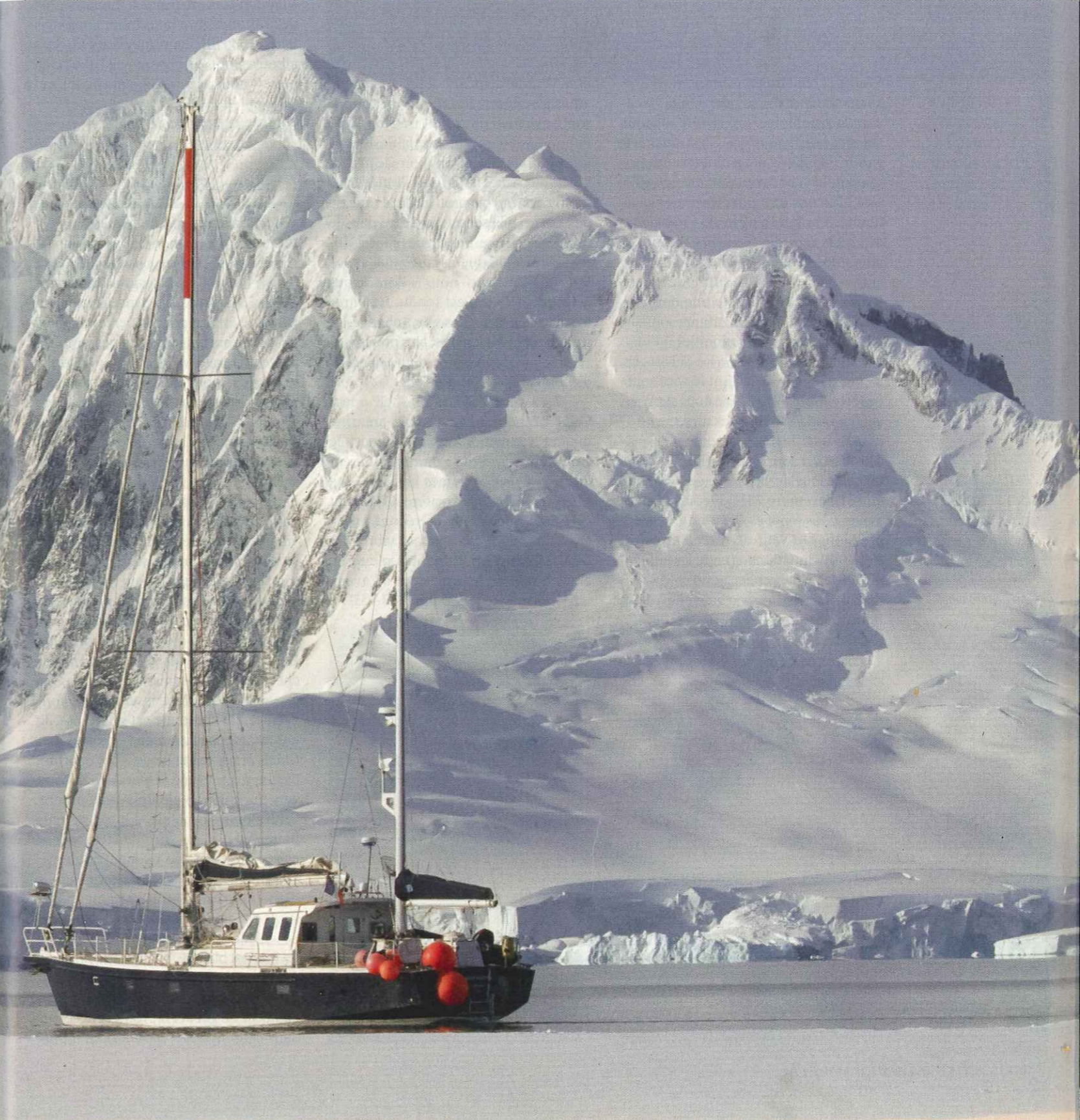
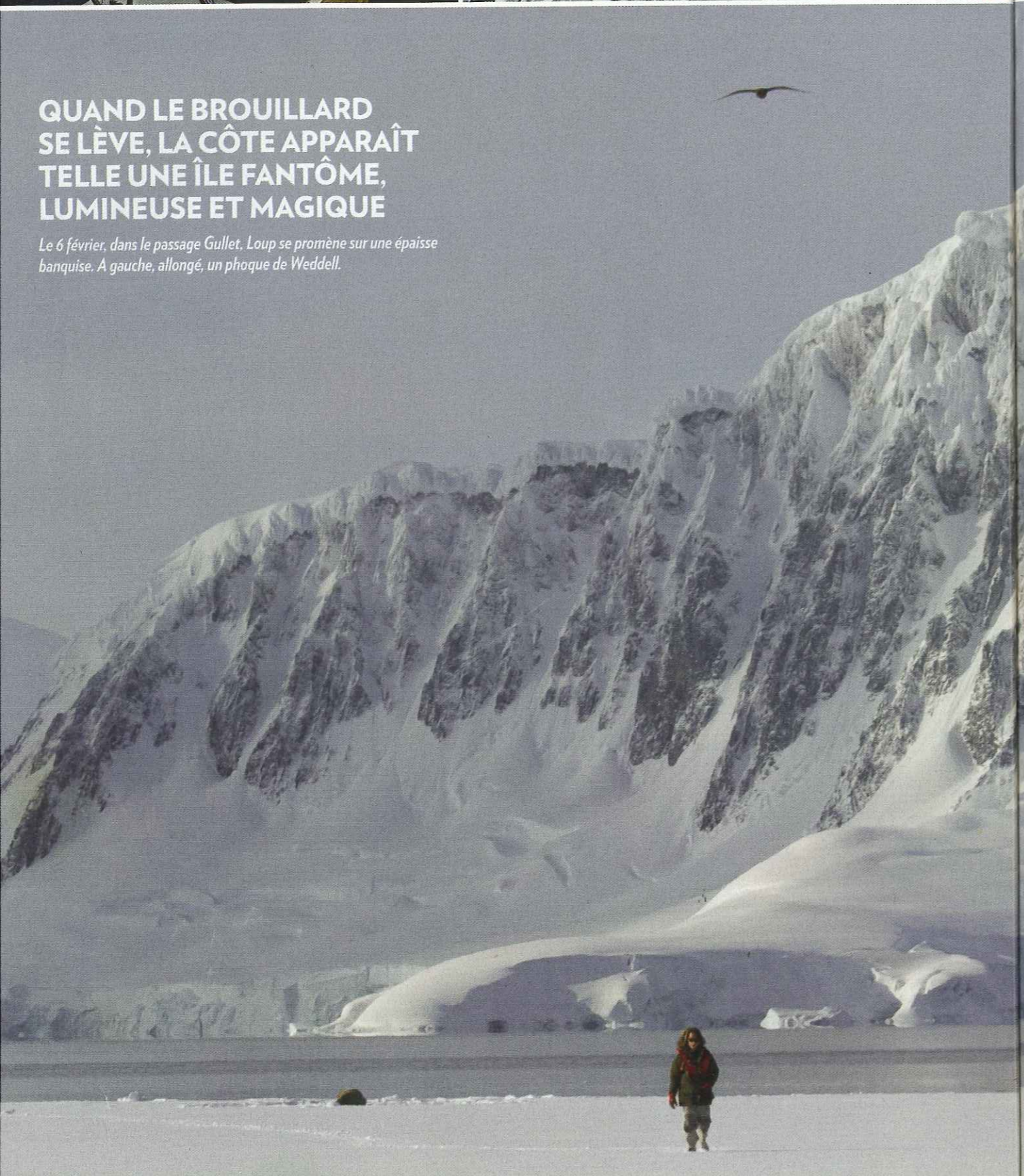


Le 7 février, le pont est recouvert de neige et les écoutes ont gelé.

« Il n'y a plus de frontière entre la glace et la mer », écrit Géraldine dans son journal. A force de filmer, elle va se geler deux doigts de la main droite. Heureusement guéris depuis. Le bateau, lui, a été conçu pour les pôles : coque renforcée, grosses réserves... Il est même équipé d'une sonde. « Nous prenons le pouls de la planète pour sensibiliser les gens à la protection des océans », explique l'épouse du navigateur. Chaque jour, le couple relève la température et la salinité de l'eau pour l'Ifremer (Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer). Le voilier sert aussi de station mobile à Météo France. Le périple s'achève, il n'aurait pu s'accomplir sans le partenariat avec GDF Suez. Mais nos marins n'ont pas définitivement jeté l'ancre. Dans quelques mois, ils mettront le cap sur la Patagonie.

QUAND LE BROUILLARD SE LÈVE, LA CÔTE APPARAÎT TELLE UNE ÎLE FANTÔME, LUMINEUSE ET MAGIQUE

Le 6 février, dans le passage Gullet, Loup se promène sur une épaisse banquise. A gauche, allongé, un phoque de Weddell.



L'EAU A GELÉ DANS LES RÉSERVOIRS D'EAU DOUCE, ON FAIT FONDRE DES MORCEAUX D'ICEBERG SUR LE POËLE, LES ENFANTS ONT FROID... ET PEUR

PAR GÉRALDINE DANON

Nous appareillons le jour de Noël et faisons voile vers les mers australes pour tenter d'aller le plus au sud possible. Tout est amarré en vue d'un éventuel chavirage. Rien ne doit être laissé au hasard. Pas question de recevoir la bouilloire sur la tête si nous devons nous retourner. C'est une navigation de plus de deux mois en autonomie totale, sans ravitaillement possible. Nous devons être parés à toute éventualité. J'ai fait le plein de provisions: des fruits secs, des féculents, du chocolat, et des denrées fraîches, fruits et légumes qui, vu la température, devraient tenir un peu. Je contrôle une dernière fois la pharmacie. Les enfants sont surexcités. Loup semble inquiet à l'idée de cette longue traversée. Le ciel est gris, la mer d'un vert délavé, et le vent souffle fort. «Notre» capitaine nous explique encore une fois les règles de sécurité. Il nous montre le fonctionnement des balises de détresse, du canot et des combinaisons de survie. Le ton est donné!

31 décembre 2011. Depuis une semaine, nous sommes dans une grosse dépression. Un vent de force 8 avec de fortes précipitations a rendu les enfants malades. En particulier Loup et Marion, dont il a fallu nettoyer la bannette à deux

reprises. Nous ne trinquerons pas au champagne ce soir. Des albatros nous survolent, les dauphins nous escortent, et cela vaut tous les réveillons de la terre!

3 janvier 2012. 42° 29' sud, 175° 45' ouest. Quarante nœuds de vent. La mer est grosse. Nous sommes très inquiets pour la santé du petit Loup. Le capitaine envisage même de faire demi-tour. Il souffre du mal de mer et n'a rien avalé depuis le départ. Il risque la déshydratation et nous lui faisons boire le jus des boîtes de pêches au sirop. Ballottée dans mon cocon qui me protège de la rudesse des flots, j'ai la sensation d'être dans le ventre de la terre. Les vagues sont si violentes qu'à chaque assaut nous avons l'impression que nous allons nous retourner. Philou est tendu. Le baromètre est en baisse. La mer a changé, les vagues sont plus longues, plus puissantes. Leur sommet est bordé d'une dentelle d'écume balayée par le vent.

7 janvier. 50° 27' sud, 152° 48' ouest. Ouf! Le petit Loup semble amariné malgré ces conditions soutenues. Je comprends pourquoi on qualifie l'endroit de «cinquantièmes hurlants»: ça siffle, ça gronde, ça vocifère. C'est tout à la fois angoissant et réconfortant, grave et aigu. Le bateau vibre, les écouteurs grincent, les petites pleurent. Nous installons le projecteur à l'avant. Un énorme iceberg, appelé B-15J, de

40 kilomètres de long, se promène devant nous. Nous devrions bientôt rencontrer une forte densité d'icebergs. Vu l'état de la mer et les rafales à plus de 50 nœuds, il va nous falloir être vigilants et veiller continuellement. Les albatros ont disparu, seuls quelques pétrels nous accompagnent encore.

«Les manchots nous observent, un rien moqueurs»

9 janvier. 52° 10', 144° 13'. La mer est toujours très formée et désordonnée. L'iridium ne marche plus depuis deux jours. Nous repérons un gros iceberg tabulaire à tribord. Il faut attendre que la vague se creuse pour l'apercevoir, puis un deuxième fait surface. Il ressemble à une cathédrale, va et vient au gré de la lumière, se noie dans le grain, puis devient gris, angoissant, dans ce paysage lunaire. Soudain, une vague énorme nous frappe sur bâbord. On dirait une détonation. «Fleur-Australe» se couche sur le côté. Les enfants sont attachés dans leur bannette, ligotés dans la toile anti-roulis. En cas de chavirage, ils ne devraient pas bouger. Des cascades d'eau se déversent dans le cockpit et pénètrent dans le bateau par un tube qui sert à l'évacuation des eaux du moteur. Le radar détecte encore trois gros icebergs devant nous. La mer ne cesse d'enfler. Le vent dépasse les 50 nœuds. Harnachée, je tente de filmer sur le pont. Des paquets d'eau en plein visage me font vaciller. Le spectacle est grandiose. Je me cramponne au hauban de toutes mes forces. Je ressens une puissance énorme: l'iceberg immaculé, la mer déchaînée, le vent qui hurle, les albatros qui tournent. Mon pouls s'accélère. J'ai peur, mais j'aime ça. Philou enroule le génois et prend un troisième ris à la trinquette. Lui aussi est harnaché. Désormais, plus d'une trentaine d'icebergs sont en vue sur le radar!

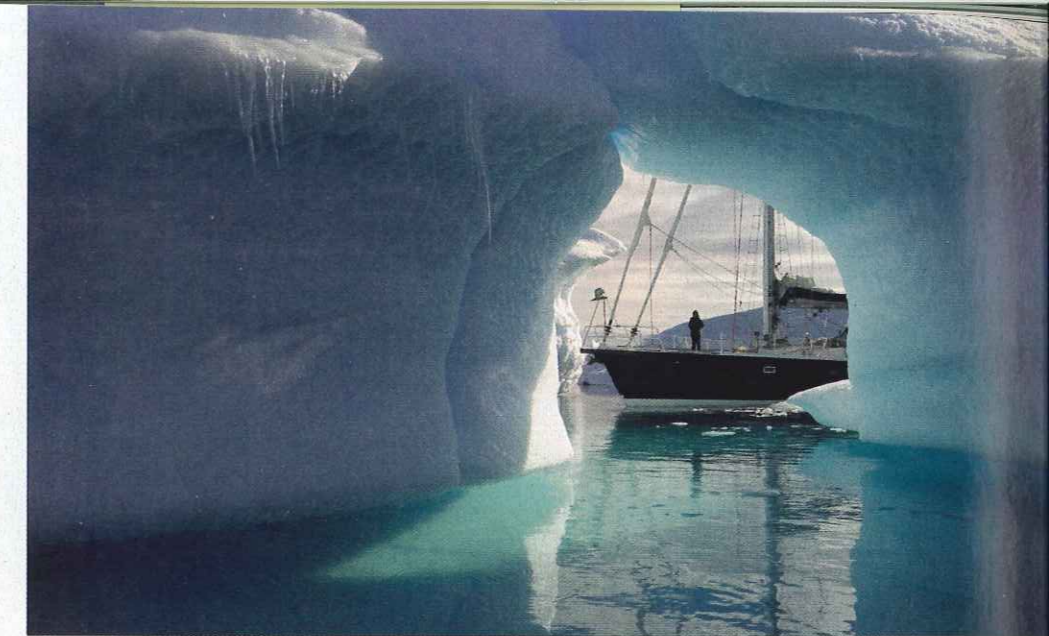
14 janvier. 59° 45' sud, 132° 32' ouest. La mer est blanche de rage, traversée de nervures obscures. Un halo d'écume enveloppe la «Fleur». Je fais mon quart. Pas facile de guetter d'éventuels icebergs dans cette hystérie marine. Ces mons-

tres glacés ressemblent à des ombres menaçantes au pays des ténèbres. Il neige. Les écouteurs sont gelées. Pauvre «Fleur-Australe» qui brave la tempête et la furie des éléments. Heureusement, la timonerie nous permet de veiller 24 heures sur 24 depuis l'intérieur. Il est difficile de discerner les icebergs tant les crêtes sont hautes et blanches. Après vingt jours de mer, les enfants sont de plus en plus fatigués et difficiles. Nous faisons tout pour leur adoucir cette épreuve, mais ils ne bougent plus de leur bannette tant la mer est grosse. Marion est en régression, elle fait pipi au lit. Quant à Laura, elle est particulièrement agressive. J'ai mal de leur faire subir cela. Il est temps d'arriver.

16 janvier. 63° 14' sud, 112° 51' ouest. Le vent a molli, 25 nœuds. Il fait froid à bord. Depuis quelques jours, le chauffage ne marche plus. Nous sommes en doudoune et bonnet. Le pont est recouvert de neige. Cela a rendu le sourire aux enfants l'espace d'un instant. Nous veillons continuellement. Il n'y a plus de nuit, ce qui nous simplifie la vie.

19 janvier. 68° 57' sud, 90° 26' ouest. Nous avons passé le Cercle polaire antarctique. Première rencontre avec la banquise. Je reprends mon poste au nid-de-pie (en haut du mât) pour guider Philou dans la glace. Le pauvre capitaine passe ses journées dans la salle moteur pour bricoler. Après vingt-quatre jours de traversée, entre tempêtes et icebergs, nous apercevons l'île Pierre-1^{er}, grâce à un furtif rayon de soleil. Nous slalomons entre les icebergs. Mais la côte devient invisible, noyée dans le brouillard. Etait-ce un mirage, une île fantôme? Heureusement, le vent faiblit, ce qui nous permet une approche en douceur. La mer est recouverte de brash et de growlers. «Fleur-Australe» craque de partout. Vers 16 heures, après plus de trois semaines de traversée, nous posons l'ancre devant Pierre-1^{er}, entièrement recouverte de glaciers. C'est une des îles les plus inaccessibles au monde. Découverte par le Russe Bellingshausen en 1821, cent ans après, personne n'y avait encore posé le pied.

L'eau douce a gelé dans les réservoirs. Il faudra faire sans. Tant pis pour la bonne douche chaude de l'arrivée. A partir de maintenant, nous ferons fondre des fragments d'icebergs sur le poêle quand il daignera fonctionner. Qu'importe! Nous avons atteint notre objectif, l'île Pierre-1^{er}, que peu de navires, et encore moins de voiliers, ont touchée à ce jour. Les enfants n'attendent qu'une chose: débarquer et voir s'il y a des manchots. J'observe mon mari et, pour la première fois, je lis sur son visage une



fatigue infinie. Il est amaigri et affiche une gravité que je ne lui connaissais pas. Je sais qu'il a eu peur pour sa famille.

Dès le lendemain, nous réussissons à débarquer sur l'île pour le plus grand bonheur de notre tribu. Loup est le premier à poser le pied à terre. Il le mérite, après tout ce qu'il a enduré avec courage et dignité pendant la traversée. Comme un vrai marin. En fin d'après-midi, la banquise se rapproche, et nous sommes enfermés dans la baie. Complètement pris dans la glace, là où, quelques heures auparavant, la voie était libre. Les manchots nous observent, un rien moqueurs. Il nous faut batailler avec la glace pendant plusieurs heures pour finalement regagner l'eau libre. J'aperçois notre mouillage, au loin, derrière la banquise. Ma gorge se serre. Pierre-1^{er} a été clément avec nous, même si elle a bien failli nous garder.

«La glace est seule maîtresse des lieux, nous lui sommes soumis»

Dans les jours qui suivent, nous mettons le cap sur l'île Charcot, mais une banquise impénétrable nous contraint à abandonner à seulement 40 milles. Lorsqu'il l'avait découverte, Charcot lui-même n'avait pu s'en approcher de plus près. Les conditions sont rudes, à l'image de nos mains crevassées et gonflées. Après quatre jours de navigation, nous atteignons la baie Marguerite. Nous voulons nous enfoncer le plus loin possible au sud de la baie, jusqu'à l'île Terra Firma qui abriterait la seule fleur de l'Antarctique, la Fleura australis, qui a donné son nom à notre bateau. Nous bataillons avec la glace pendant plusieurs jours, mais nous sommes contraints de rebrousser chemin à seulement 13 milles de notre «Gaal», bien caché au fin fond de cet océan de glace.

Chaque jour, nous croisons des colonies de manchots, des cormorans, des éléphants de mer, des léopards de mer, des phoques de Weddell, et des baleines qui viennent respirer tout près de «Fleur-Australe». Tous ces animaux font désormais partie de notre quotidien. Nous n'avons pas croisé âme qui vive. Pas un bateau, non plus, depuis près de deux mois. Les enfants se plaignent continuellement du manque de copains, mais ils ressentent la force de cette nature époustouflante qui nous entoure. Lorsque nous avons la possibilité de débarquer, nous partons faire de longues promenades, armés d'un bâton. Il faut se méfier des skuas qui nous attaquent pour protéger leurs nids. Les manchots nous observent, curieux de nous et de ces bambins, plus petits qu'eux, qui ont réussi à venir jusqu'ici. A 68° de latitude sud, dans cette jungle glacée, c'est la loi du plus fort qui règne. Seuls les plus résistants survivent. Nous restons quinze jours dans la baie Marguerite, avant de remonter le long de la péninsule Antarctique. Seule la glace décide de notre avancée, elle est la maîtresse des lieux, nous lui sommes soumis.

1^{er} mars. Ce matin, à 6 heures, nous avons passé le cap Horn par 40 nœuds de vent. Ce n'était pas une première pour le capitaine; mais pour nous, si. Le cap terrible était à la hauteur de sa réputation: une mer démontée, une tempête de neige, et ce rocher noir émergeant de la brume tel un fantôme. D'ici à quelques jours, nous atteindrons Ushuaia, notre dernière escale.

En Antarctique, les baleines sont venues nous conter leur joie de pouvoir désormais nager en toute sérénité. Les phoques ne sont plus chassés pour leur graisse ou leur peau. Certes, il y a eu des moments difficiles, mais ce continent unique se mérite. C'est le prix à payer pour vivre l'exceptionnel. ■

Le 15 février, immenses sculptures de glace dans le «cimetière aux icebergs», près Booth Island.

Plus sur leur aventure dans l'iPad.

Le 4 avril, Géraldine Danon «Fleur australe» éd. Flammarion

